Carlos Leal - acteur suisse à Hollywood : "Le métier d'acteur, être en perpétuel mouvement"

Autor(en): **Wey, Alain / Leal, Carlos**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **38 (2011)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-911906

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Le métier d'acteur, être en perpétuel mouvement»

L'acteur lausannois Carlos Leal offre une performance de haut vol dans le nouveau film de Michael Steiner «Sennentuntschi». Curieux et insatiable, l'ancien rappeur poursuit son ascension dans son art en s'installant à Los Angeles. Coup de fil outre-Atlantique. Alain Wey

«Aller vers la vie, vers les choses nouvelles, garder la curiosité d'un enfant et essayer d'être tous les jours en état de recherche.» Telle est la philosophie que Carlos Leal a su mettre en pratique avec fulgurance. Car le Lausannois est l'exemple même d'une reconversion réussie. Depuis presque dix ans, l'ancien chanteur du groupe de hip-hop Sens Unik s'est lancé dans le métier d'acteur. En 2006, il décroche le Prix du cinéma suisse pour sa prestation dans «Snow White» et joue le directeur du casino dans le James Bond «Casino Royale». Enchaînant les rôles aussi bien dans les longs-métrages internationaux que dans les séries TV (en France et en Espagne), le Lausannois a empoigné sa carrière à bras-le-corps, vivant d'abord sept ans à Paris, puis trois ans à Madrid. Sa soif d'évoluer dans son métier l'a logiquement mené à Los Angeles, où il s'est installé en octobre 2010. La quarantaine rugissante, ce fils d'immigrés espagnols est actuellement à l'affiche de «Sennentuntschi», le nouveau long-métrage coup de poing du Zurichois Michael Steiner. Coup de fil à Melrose, Los Angeles.

REVUE SUISSE: *Quel a été le déclic pour partir à L.A.?*

CARLOS LEAL: En tant qu'acteur, lorsque tu t'intéresses aux techniques d'interprétation, tu te rends compte que les livres sur l'acting sont souvent écrits par les meilleurs coaches américains. C'est un peu comme si pour le hip-hop, tu allais à New York, eh bien, pour l'acting, tu vas à Los Angeles. C'est une ville qui a énormément de workshops, de cours, de classes, d'écoles. On y croise de très bons acteurs qui ne sont pas forcément connus. Il suffit de suivre un cours d'acting pour être en face d'un super directeur d'acteurs et en compagnie de comédiens talentueux. On a naturellement envie d'évoluer. Il y a un moment donné où je me suis dit qu'il fallait que je fasse un pas un peu plus en avant. Traverser l'océan et le continent pour voir ce qui se passe ici. Sans aucune prétention d'ailleurs mais avec le désir certain de vouloir évoluer dans mon métier et dans mon art de l'interprétation. Mais je bouge beaucoup, si demain, j'ai un projet ailleurs, j'y vais. Le métier d'acteur, c'est aussi cela, s'installer à un endroit mais savoir constamment que tout est en perpétuel mouvement.

Qu'avez-vous tourné cet été?

En Suisse: «Jasper, le voyage immobile» de Julien Nicaud, le premier long-métrage de ce jeune réalisateur prometteur. En Espagne: «La Rosa de nadie» (La rose de personne) de Ignacio Oliva. J'ai aussi tourné un film en Inde, «Escape From Tibet» de Maria Blumencron, avec une production et un casting internationaux, dont la talentueuse actrice allemande Hannah Herzsprung.

La place de votre femme, l'actrice Jo Kelly, dans votre vie?

Extrêmement importante. Avec ma vie mouvementée, les voyages liés à mes activités cinématographiques, j'ai vraiment besoin d'avoir une base équilibrée. Le fait de me retrouver avec ma femme (moitié Belge, moitié Irlandaise) et mon fils est extrêmement important pour mon équilibre mental. Professionnellement, elle m'a toujours aidé. Elle comprend très bien tout le processus d'interprétation et d'approche d'un rôle. Elle connaît de nombreuses techniques, s'instruit beaucoup et donne des cours de comédie. Quand je prépare un rôle, elle est souvent à mes côtés pour m'aider à comprendre les différentes facettes du personnage. En tant qu'actrice, elle a dernièrement joué dans «I Want To Be A Soldier» avec Danny Glover.

Qu'est-ce qui vous a motivé à devenir acteur?

Quand j'étais encore chanteur du groupe Sens Unik, le metteur en scène lausannois Gianni Schneider m'a proposé un rôle dans une pièce de théâtre, une adaptation d'un livre de Pedro Almodóvar, «La Vénus des lavabos», où je devais jouer un maquereau. Cela m'a donné une liberté que je n'avais plus dans le rap: j'étais constamment étiqueté rappeur. J'avais pris mon pied et je me suis petit à petit intéressé à l'art de l'interprétation. Je suis alors monté à Paris où j'ai suivi un workshop intensif au Studio Jack Garfein.

Et le théâtre, donc?

Je pense monter sur les planches plus tard dans ma vie, quand je serai vraiment posé à un endroit et que j'arrêterai de bouger. Cela me fera vraiment plaisir de jouer dans des pièces avec de bons comédiens et de pouvoir interpréter la même œuvre longtemps au même endroit.

Vos modèles de comédiens?

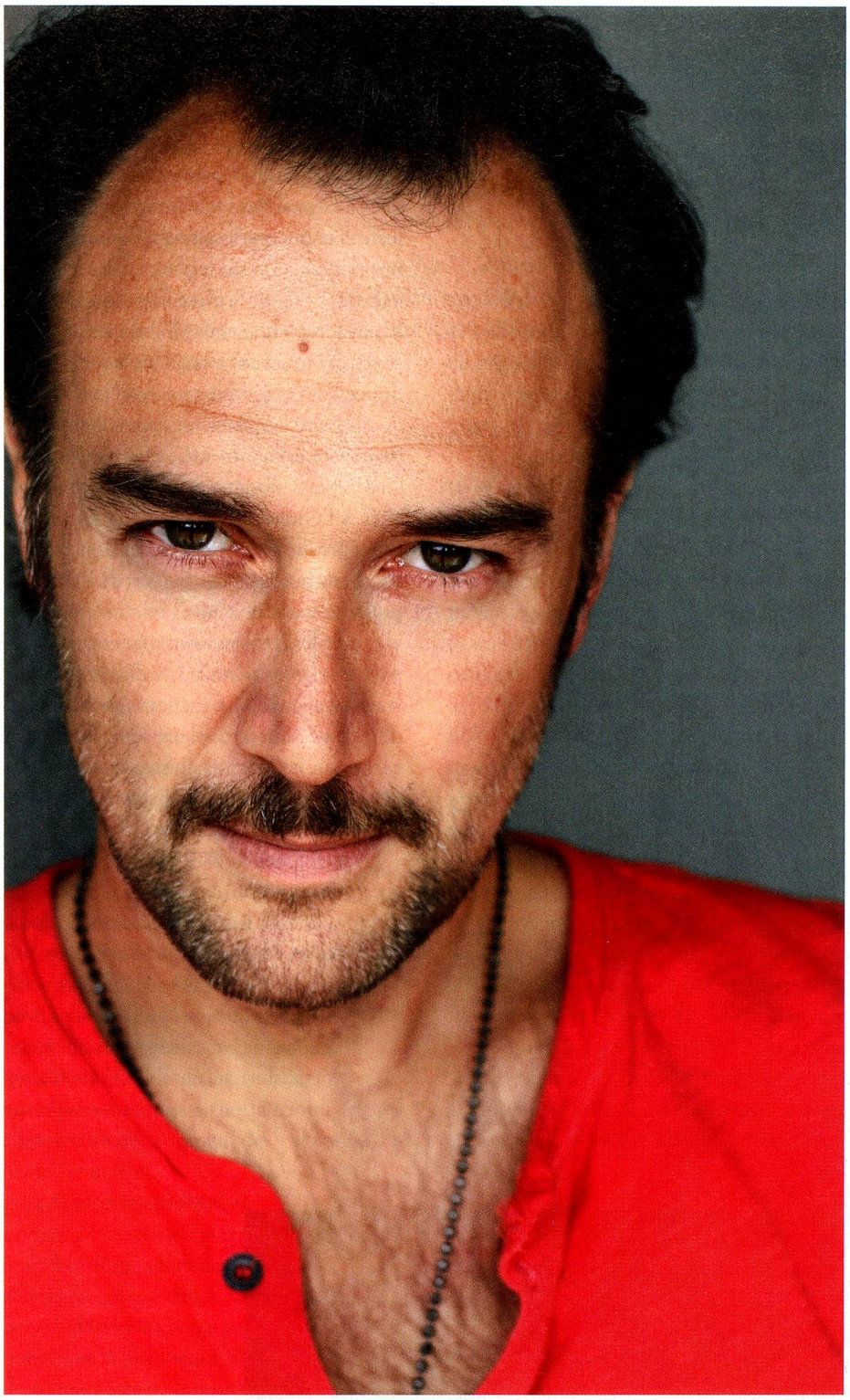
Je suis très admiratif de certains comédiens de la nouvelle génération: Ryan Gosling («La Faille» avec Antony Hopkins) et James McAvoy («Le Dernier Roi d'Écosse», «Wanted»). Des exemples même de la liberté dans le jeu d'acteur. Après, bien sûr, il y a les vieux de la vieille avec Dustin Hoffman, Kevin Spacey et, chez les femmes, Meryl Streep qui a un peu dépassé tout le monde.

Quels échos avez-vous eu du film «Sennentuntschi»?

Il fait beaucoup d'entrées en Suisse et il a été numéro un pendant deux semaines devant les gros blockbusters américains. C'est extraordinaire. Je tire mon chapeau à Michael Steiner. Je suis fier de faire partie de cette aventure, qui a été difficile à mener à terme suite à des problèmes financiers. Après ce long combat, Michael Steiner a réussi à sortir un long-métrage vraiment «entertaining» et divertissant tout en étant un film de genre qui a fait couler pas mal d'encre.

Votre personnage est à nouveau plein de contradictions...

Ce sont les rôles les plus intéressants. Et même, lorsque le personnage a moins de relief, j'essaie de lui donner une dimension comme celle-ci pour autant que cela ne desserve pas le scénario. Dans «Sennentuntschi», Martin Delacroix est un personnage à dou-



Carlos Leal: un acteur suisse de classe internationale.

ble facette et, pour être le plus crédible possible, il ne faut pas vendre la mèche au début du film. Ensuite, lorsque le deuxième visage se révèle, il faut y aller à fond. C'est jouissif comme travail. Je joue souvent des personnages qui n'ont l'air de rien, qui sont assez discrets, et tout à coup «boum», à la moitié ou aux trois-quarts du film, ils explosent!

Avec Michael Steiner, quel réalisateur avez-vous rencontré?

Un enfant savant passionné. Il aime utiliser de vraies histoires suisses et les transformer en véritables thrillers, en polars. Il en fait du grand spectacle et quelque chose d'assez extraordinaire!

Avez-vous déjà rencontré certains de vos compatriotes à L.A.?

Bien sûr. Il y a une communauté suisse assez importante d'autant plus que des personnes au consulat s'occupent très bien de défendre la culture cinématographique suisse et organisent des soirées à thème avec plusieurs artistes suisses. Cela me permet de rencontrer des compatriotes qui vivent ici et qui travaillent dans différents domaines.

Votre philosophie de vie?

Il y a une chanson de Jacques Brel qui s'appelle «Rester debout» («Serait-il impossible de vivre debout?»). Dans ma vie, j'aimerais essayer de le faire le plus longtemps possible. C'est-à-dire aller toujours de l'avant, tenter de constamment m'améliorer et monter le niveau. Dans ce sens-là, avoir grandi dans une famille modeste et dans une petite ville (Renens) est un sublime moteur. Tu as l'impression que tu te dois d'honorer ces gens-là.

Vos parents vous ont donc transmis ce goût d'aller de l'avant...

Oui, bien sûr. Dans les années 60, le fait d'être une famille espagnole qui fuit la dictature de Franco, qui laisse tout tomber pour découvrir un autre monde, c'est très courageux. Mes parents sont de grands bosseurs et ils m'ont transmis ce courage et cette détermination face au travail.

www.carlosl.com

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

«Love Express», d'Elena Hazanov, 2003
«Snow White», de Samir, 2005
«Casino Royale», de Martin Campbell, 2006
«Tarragona», de Peter Keglevic, 2006
«Dirty Money – L'infiltré» de Dominique Othenin-Girard
«Verso», de Xavier Ruiz, 2008
«Carré Blanc», de Jean Baptiste Leonetti, 2008
«Los Abrazos rotos», de Pedro Almodóvar, 2008
«El Mal Ajeno», de Oskar Santos, 2008
«There be dragons», de Roland Joffé, 2009
«The Way», de Emilio Estevez, 2009
«Sennentuntschi», de Michael Steiner, 2010

Photo: pd, Marc Gruninger